

Monique Saint-Jules

Aux confins de la matière : la joie

En terres inconnues
en deçà des terres connues,
je marche vers moi,
Je marche vers toi
et ce chemin nous mène
à l'aube d'une ère nouvelle.

Jamais je n'aurais pensé dans ma vie
vouloir écrire sur la joie,
la joie dans la matière.
Jamais je n'aurais cru
qu'elle puisse m'être accessible
au moins dans ses effluves.

Il s'agit de la joie profonde et lumineuse,
celle qui appartient au temps-présence,
celle qui jaillit aux confins d'un corps-rapport habité.

L'énergie de l'être est joie
aux tréfonds de son long chemin d'accomplissement.

S'habiter pour accomplir son désir d'être est le chemin de
toute la vie.

Il se fait d'une génération à l'autre.
Chaque génération fait ce qui est possible.
Nous venons d'une lignée marquée par l'histoire et la
préhistoire.
Nous poursuivons le chemin issu de nos parents.
Nous partons de là poursuivant notre quête.

Je viens d'une lignée de survivants à des conditions
extrêmes.

Je pars de loin, très loin.
Sous toutes sortes de formes, la douleur d'exclusion
a façonné les générations de ma lignée en quête d'elle-
même.
Cette lignée portait à la fois de grands espoirs et de grandes
luttas
et il a fallu survivre avant de pouvoir accomplir le désir.

Rendue à moi, l'exclusion était totale et viscérale
 mais la vie de ma lignée avait quand même traversé ses
 extrêmes douleurs
 et poursuivi sa quête,
 le courant du désir ne s'arrêtant jamais.

La douleur d'exclusion était constitutive de mon être.
 Je cherchais, bien sûr,
 mais je ne pouvais, seule et si dépossédée,
 trouver le sens de ma vie et de la vie.

J'ai eu le privilège de rencontrer Aimé.
 C'était une nécessité pour que je puisse faire le chemin.
 Il a pu pendant de nombreuses années
 porter pour moi ce dont j'étais incapable.
 Peu à peu le lien et l'inclusion se sont intériorisés,
 d'abord par lui et en lui,
 ensuite par moi-même.
 J'ai pu m'habiter dans cette douleur d'exclusion
 qui a marqué mes cellules.

Je fonctionnais bien en apparence
 mais intérieurement, j'étais dépossédée jusqu'à la
 particule,
 exclue du lien à la nature et à l'univers, douleur de ma
 jeunesse.
 Totalement dépossédée de moi.
 Pas de corps ou plutôt un corps fait d'absence et
 totalement inhabité
 mais ce corps-rapport existait ainsi dans cet état de dérive
 totale.

Il m'a fallu ce lien fort pouvant me recevoir,
 me rejoindre là où j'étais
 et redonner sens à ma vie.

Ce parcours pour habiter mon corps-rapport est celui de
 toute ma vie.
 C'est un long, parfois aride chemin, mais passionnant
 chemin.
 Il se poursuit jour après jour.
 Lié à la structure de mon être,
 j'ai eu à croître dans un terreau frontière de la matière
 humaine.
 Ce n'est qu'à 75 ans que je peux en ressentir la plénitude
 parfois même en découvrir d'inattendus états.
 J'appartiens à la matière et cela me suffit car elle est lien.

Assumer mon exclusion totale me conduit maintenant à
l'inclusion totale.
C'est un privilège de me sentir reliée à tout.

Mon long et inusité parcours m'ouvre maintenant
à des espaces d'humanité extrêmement vastes
incluant le lien à tous les règnes de la nature
avec, en prime, parfois, des plongées surprenantes
au cœur profond du désir qui sous-tend l'évolution de la
matière.

Dépossédée jusqu'à la particule a ses avantages.

Même si je n'en habite pas encore toute la réalité,
cette proximité à l'état « quantique » de la matière,
habitée peu à peu en mon corps-rapport,
me fait parfois ressentir les parfums de la joie d'être
alors que l'exigence du terrestre ordinaire demeure
toujours présente.
Ces parfums s'infiltrant jusqu'au quotidien des jours
et rendent ces jours supportables quand ils ne le sont pas.

En moi, quelque part, dans les gouffres profonds de ce
corps-rapport,
l'extrême violence, la douleur mortelle et le désir puissant
ont quitté la peur, se rejoignent et s'unissent
tellement reliés l'un à l'autre
qu'ils acquièrent la puissance de la vie habitée.
Je pressens que mes hurlements primaires de terreurs,
haines et douleurs
unifiés dans ma matière comme force du désir de vivre
se transmuteront un jour en rires inattendus et inespérés.

Je suis toute proche de ces rires d'amour et de joie
fusant dans la nuit du temps-présence,
jaillissant enfin
dans leur passage à la lumière d'être.
Toute proche mais pas encore capable de risquer l'abandon
final à mon être.
Je lutte encore vigilante à ce dernier respire
qui me ferait « mourir avant de mourir » dans ma vie
même.

Et pourtant je le désire et demeure convaincue
que mon corps-rapport y cédera
dès qu'il pourra l'habiter sans m'effondrer au quotidien.

Vivre cette lumière d'être serait un privilège.

Lumière d'être issue de la grande présence.

Lumière d'être, cet autre versant de la matière,
l'autre rive,
celle qu'on appelle la mort,
ce mystérieux état de l'humain qui termine sa vie,
état ultime de toute nature dans le monde de l'espace-
temps causal.

Cette fin de la vie nous amène dans un ailleurs inconnu
qui appartient à l'immensité du cosmos
et aux lois de l'interdépendance
dans ses plus profondes réalités,
celles qui dépassent nos connaissances habituelles.

Traverser dans cet ailleurs me fait pressentir
d'immenses perspectives de sécurité, de paix et de joie
car il n'y a rien de plus enraciné que d'être.

Je suis proche de cet enracinement pressenti,
et par moments de grâce, ressenti.
Cet état est celui qui fait émaner la joie d'être.
J'en suis proche mais pas encore capable de m'y
abandonner
car il me faut assumer totalement
la douleur mortelle de mon corps-rapport
et c'est un très long chemin.
C'est le chemin de toute ma vie.

Cependant, ce que j'en ressens déjà, même minime,
est suffisamment puissant
pour expérimenter
qu'aux confins de la matière habitée, il y a la joie, la joie de
vivre,
la joie de l'être,
une joie qui existe en dehors des contraintes causales,
au-dedans du plus profond de soi.
J'espère pouvoir un jour risquer cet abandon
avant ma mort finale.

Grâce à Aimé,
grâce à cette force du désir d'être
commencée par ma lignée humaine depuis longtemps

et poursuivie par mon chemin subjectif,
j'aurai peut-être le privilège de « mourir avant de mourir »,
celui de me rendre là où se trouve cette plénitude.

Peut-être

Peut-être pourrais-je un jour traverser sur l'autre rive
en continuant ma vie causale,
en éprouver la plénitude et la joie d'être,
la joie d'être dans ce grand Corps-humanité
qui accomplit le désir de la matière
et donne le lien à tout ce qui est
dans tous les règnes de la nature.

Et si je ne peux me rendre là, c'est correct aussi.
On meurt tous inachevés.
Ce seront alors les autres qui nous porteront vers
l'accomplissement.